

Burkina Faso : à la sueur de leur front, les femmes transforment le karité en or

Autor(en): **Andrey, Aline**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1522

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Burkina Faso

A la sueur de leur front, les femmes transforment le karité en or

En Europe, le beurre de karité a la cote; essentiellement dans l'agro-alimentaire, et de plus en plus dans les cosmétiques. L'origine de ce produit aux multiples vertus? Des arbres séculaires d'Afrique sahélienne protégés par des femmes qui récoltent ses fruits et transforment ses amandes. Une activité économique et écologique qui prend de l'ampleur au Burkina Faso, l'un des principaux producteurs. *Reportage.*

Aline Andrey

«Le karité, c'est Dieu qui le nourrit. C'est un arbre de Dieu. Quand il pousse dans la nature, il peut grandir sans qu'on le touche, malgré le peu d'eau» Dans la cour de l'union des groupements féminins (1), Jacqueline Bassolé encense le karité dont elle soutire le beurre depuis 1996. Et le défend aussi: le 29 mai dernier, elle a participé à la marche de sensibilisation pour la protection du karité à Léo, au sud du pays. «Il faut manifester pour dire aux hommes de nous laisser notre arbre. Quand les bûcherons vont en brousse, ils coupent, alors que c'est l'or des femmes.» Le discours est limpide. Au loin, un son hypnotisant prend de l'ampleur. Cinq femmes, muscles saillants, le front perlé de sueur, barattent à la main dans une même seille. Le rythme et la tonalité font penser au djembé, les mouvements aux pistons d'une machine bien huilée.

Aujourd'hui, ce geste ancestral est en partie remplacé par la baratte à karité. Avec cette machine, l'effort et le temps de barattage sont réduits de moitié. Les femmes souhaiteraient en acheter une deuxième, car lors de grosses productions une seule baratte

ne suffit pas. Mais les fonds manquent. Les commandes sont capricieuses et les débouchés commerciaux encore rares. Conséquence, de décembre à avril, la trentaine d'employées n'a pas travaillé dans la petite entreprise de beurre. A la place, elles ont vendu le dolo (boisson traditionnelle à base de sorgho), le riz, et le petit mil au marché.

Des retombées économiques et écologiques

Après la période de récolte des noix, de juin à septembre, la production peut, par contre, se monter à 20 sacs de 80 kg par jour, pour quelque 160 000 CFA (400 francs), un montant que les femmes se partagent. «Elles font des économies. Elles ne dépensent pas tout», explique Marie Bayala, cheffe de production, très fière de son équipe. «Les gens se demandent pourquoi toutes les femmes dynamiques de la ville sont ici. Quand elles sortent, elles sont propres, elles donnent un bon exemple. Il y a de l'ambiance ici.» Elle a les yeux qui pétillent, Marie. Pour elle, l'une des seules employées à avoir un salaire fixe, le beurre de karité a trans-

formé sa vie. «Mes enfants vont à l'école, je peux les nourrir, les habiller. Ca a beaucoup changé. Bien avant, je ne savais même pas monter à vélo, et maintenant j'ai même ma moto» Si elle ne connaît pas le mot écologie, elle en applique pourtant les concepts. «Nous sensibilisons les villageois contre la coupe abusive des arbres, contre les sachets qu'on jette et qui dégradent la terre. Petit à petit, ça change.»

Vergers vieillissants

Dans les seize pays africains où pousse le karité, au sud du Sahel, la population vénère cet arbre sauvage qui peut atteindre l'âge de 200 ans et dont «tout est bon, rien ne se jette» selon les mots de Jacqueline Bassolé. Son beurre est surtout utilisé au niveau local. Les femmes s'en servent pour leur peau, leurs cheveux, et aussi pour cuisiner. Les coques des amandes servent de combustibles. Les fruits se mangent. L'écorce et les racines sont utilisés dans la médecine traditionnelle.



© Pierre W. Henry

Une filière fragile et exigeante

Si le beurre de karité est traditionnellement considéré comme «l'or des femmes», la filière reste fragile et exigeante comme le démontrent plusieurs études (1). En terme de travail tout d'abord, car la récolte des noix coïncide avec le début des travaux des champs (juin-juillet) et représente donc un labeur supplémentaire pour les femmes. En terme commercial, le prix du karité – tout comme les quantités exportées – est très fluctuant. Après une chute vertigineuse à la fin des années 80, la tendance est actuellement à la hausse dans tous les pays exportateurs, notamment depuis l'autorisation de l'Union européenne d'utiliser jusqu'à 5% de beurre de karité dans le chocolat et l'intérêt grandissant des entreprises cosmétiques pour ses vertus hydratantes.

Mais nombreux sont les problèmes qui se posent aujourd'hui: au vieillissement des karités, rebelles à la domestication, s'ajoutent la lenteur de leur croissance et l'arrachage des jeunes pousses pour les besoins de l'activité agricole. «La fructification ne se fait qu'au bout de 20 ans», explique Amidou Ouattara, ingénieur en chimie industrielle, responsable du volet karité au Centre écologique Albert Schweitzer (CEAS). Traditionnellement l'arbre est sacré. Officiellement il est protégé. Mais la pression économique est telle que les hommes abattent les arbres malgré tout. Amidou Ouattara: «Le bois offre un revenu rapide. Ils oublient qu'à long terme, le fruit rapporte beaucoup plus.»

Reste que la majorité des amandes est directement exportée par des commerçants qui achètent au plus bas prix. Les entreprises agroalimentaires du Nord contrôlent ainsi la qualité du produit fini en extrayant elles-mêmes le beurre de manière industrielle. Les femmes burkinabées profitent donc peu de la valeur ajoutée de la transformation traditionnelle (estimée à 6 fois le prix de la noix brute), exception faite de la niche que représente le commerce bio et équitable. Cette filière peut toutefois engendrer d'autres perturbations. Traditionnellement, les revenus tirés du karité reviennent aux femmes. Mais ce modèle change avec l'augmentation des bénéficiaires selon l'étude de Marlène Elias et Judith Carney. Certains chefs de famille, propriétaires des terres, commencent à revendiquer une partie de la valeur de la noix. «Avec l'expansion du marché et l'implantation de nouvelles technologies facilitant la production de beurre, les femmes risquent de perdre leur contrôle traditionnel sur le karité», estiment les deux chercheuses. Ainsi, cette source de revenus modeste reste fragile pour les productrices burkinabées, même si, pour la plupart d'entre elles, elle est déjà très précieuse.

(1) Union des groupements féminin, CE-Dwane-Nyel (UGF / CDN), CDN signifie «Solidarité, l'union fait la force». UGF/CDN est membre du groupement d'intérêt économique Naffa, partenaire du Centre écologique Albert Schweitzer Burkina (CEAS) dont le centre international est à Neuchâtel. Le CEAS a notamment mis au point la baratte à karité. www.ceas.ch

La filière féminine du karité: productrice burkinabée, «éco-consommatrice» occidentale et commerce équitable par Marlène Elias et Judith Carney ([HYPERLINK «http://www.erudit.org/revue/cgq/2004/v48/n133/009763ar.html»](http://www.erudit.org/revue/cgq/2004/v48/n133/009763ar.html) www.erudit.org/revue/cgq/2004/v48/n133/009763ar.html); *Dynamiques de changements socio-économiques, groupements de femmes et karité au Burkina Faso* par Magalie Saussey (gis-syal.agropolis.fr/PDF/Saussey.pdf)